

## Les Rendez-vous du cinéma québécois Rendez-vous avec une diversité remarquable

Michel Coulombe

Volume 4, Number 6, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35113ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Coulombe, M. (1985). Les Rendez-vous du cinéma québécois : rendez-vous avec une diversité remarquable. *Ciné-Bulles*, 4(6), 9–11.

## LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS



1985

### Rendez-vous avec une diversité remarquable

Où en est le cinéma québécois ? Soutenu par des institutions nouvelles, la Société générale du cinéma et Téléfilm Canada, menacé par la remise en question des structures traditionnelles de l'Office national du film, branché sur les budgets de Radio-Canada et de Radio-Québec, ignoré par Télé-Métropole, que devient-il ? Se dégage-t-il certaines tendances de la production récente ? Que découvre-t-on lorsqu'on radiographie la programmation des troisième Rendez-vous du cinéma québécois, miroir fidèle de la production québécoise des derniers mois ? Sur quels terrains les 87 films mis au programme des Rendez-vous se rejoignent-ils ?

Comme chaque année, les courts et moyens métrages, nombreux, constituent l'essentiel de la production québécoise. Les films de commande côtoient les films d'animation, les courtes fictions et les documentaires destinés au petit écran. Le malaise ressenti, lors des précédents Rendez-vous, face à un cinéma tenu en laisse par les réseaux de télévision, s'est quelque peu dissipé. La rétrospective des 15 derniers mois comprenait par ailleurs une quinzaine de longs métrages, pour la plupart des films de fiction.

Plusieurs longs métrages québécois à gros budget des dernières années - *Maria Chapdelaine*, *Bonheur d'oc-*

*casion*, *Les Plouffe* - ont puisé leurs sujets dans la littérature québécoise ; la préférence allait aux classiques. La veine n'est pas épuisée mais, aujourd'hui, on semble préférer les best-sellers récents : Francis Manikiewicz prépare l'adaptation cinématographique de *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert alors que Jean Beaudin complète le montage du film *Le matou* tiré du roman à gros tirage d'Yves Beauchemin.

On retrouvait assez peu de scénarios écrits à partir d'oeuvres littéraires dans la programmation des Rendez-vous de 1985, sinon *Mario* inspiré de *La sablière* de Claude Jasmin, *Le crime d'Ovide Plouffe* tiré d'un roman écrit par Roger Lemelin en prévision des adaptations pour le cinéma et la télévision et *La terrapène* adapté d'une nouvelle de l'auteure américaine Patricia Highsmith, inhabituelle ouverture sur la littérature étrangère. Fait nouveau, deux films de long métrage ont entraîné la publication d'un roman intégré au marketing du film, *La guerre des tuques* et *La dame en couleurs*. Les rapports devenus bilatéraux, les liens entre l'édition et le cinéma québécois se resserrent.

La fiction et le documentaire continuent de s'influencer, de fusionner, de mettre leurs qualités intrinsèques en commun. Exemple frappant, le plus récent documentaire de Fernand Bélanger, *L'émotion dissonante*, qui emprunte au besoin à la fiction pour enrichir son analyse d'un phénomène social, l'intérêt des jeunes pour la drogue ; *L'émotion dissonante* utilise également, fait plus inusité, le cinéma d'animation, superposant des dessins de Pierre Hébert aux images réelles, comme l'avait fait en 1983 Tahani Rached dans *Beyrouth, à défaut d'être mort*. *Jacques et Novembre* de Jean Beaudry et François Bouvier, un film de fiction, a été tourné et monté à la manière d'un documentaire, pour donner l'illusion du vrai. *L'ordinateur en tête* de Diane Beaudry entremêle témoignages et interventions scénarisées. Dans *Les années de rêves*, Jean-Claude Labrecque fait un clin d'oeil au cinéaste documentaire qu'il n'a pas cessé d'être en glissant dans la dramatique des extraits du film qu'il a tourné, il y a près de 20 ans, au moment du spectaculaire passage au Québec du général de Gaulle. Quant au film de Roger Frappier et Jacques Leduc, *Le dernier glacier*, on peut, au goût, le décrire comme un document sur l'agonie de Shefferville recourant à la fiction ou comme un drame social auquel on aurait intégré des images de la réalité.

On a continué de tourner sur film des fictions d'une demi-heure pour la télévision dans la continuité des *Elvis Gratton*, *Bleue brume*, *L'étau-bus* et autres. On note chez les scénaristes et réalisateurs une nette propension au fantastique et au surnaturel, tendance qui s'exprime par l'utilisation d'effets spéciaux apocalyptiques dans *L'objet* de Roger Cantin et Danyèle Patenaude, par la superposition des époques dans *Cher monsieur l'aviateur* de Michel Poulette, par l'animation d'un épouvantail dans *Pluie d'été* de François d'Auteuil, par la confusion du réel et de l'imaginaire dans *Petite fleur* de Gilles Noël. *La terrapène* de Michel Bouchard fait même revivre une tortue dépecée, prête à être servie...

Le cinéma québécois développé par une industrie fragile, cohabite encore difficilement avec la vidéo même s'il s'accommode de mieux en mieux des exigences de la télévision. Il n'y avait pas, c'est regret-

table, de projections de vidéos québécois aux Rendez-vous de 1985. Un vidéo, un seul, a pu être présenté à la Cinémathèque québécoise parce qu'il avait été - mal gonflé en 16 mm, *Pense à ton désir* de Diane Poitras. Au Québec, comme le confirment les politiques d'assistance financière de la Société générale du cinéma et de Téléfilm Canada, la création vidéo n'est pas encore l'égal de la création cinématographique.

Dans le sillon des grands et coûteux voiliers associés aux mémorables célébrations de Québec 1534-1984, quelques caméras ont pris le large. Elles ont tout de même été moins nombreuses que ce qu'on aurait pu supposer, vu les sommes impressionnantes englouties l'an dernier en mémoire de Jacques Cartier. Peu de films maritimes donc, sinon *Jean-du-Sud II autour du monde* d'Yves Gélinas, *La conquête du continent intérieur* de Laurier Bonin et *La mer et ses princes* de Jean-Paul Plouffe.

Peut-être les cinéastes québécois se déplacent-ils moins sur le territoire québécois qu'ils ne le faisaient il y a quelques années, à l'âge d'or du cinéma direct. Aurait-on bouclé la boucle ? D'onéfiennes exceptions font mentir la règle, *Le dernier glacier* tourné à Shefferville, *Une installation à disposer* en Gaspésie, *Les illusions tranquilles* au Bic. Deux films indépendants tracent le portrait d'un milieu situé en région périphérique, *Les îles Mingan* et *Noranda*.

Dans le même esprit, le cinéma québécois semble se désintéresser du patrimoine, se démarquer de son rôle traditionnel de diffuseur des coutumes paysannes et du folklore national. En contrepartie, les documentaristes consacrent de plus en plus d'attention aux tradi-

tions étrangères, aussi bien à la musique créole des Louisianais (*Zarico* d'André Gladu) qu'à une technique agricole typiquement mexicaine (*La chinampas* de Gilles Paré) ou à une légende polonaise (*La dame blanche de Wieliczka* de Jorge Fajardo). Les réalisateurs québécois, globe-trotters, tournent régulièrement à l'étranger, surtout dans les pays du Tiers Monde : chez les Myskitos (*Les Indiens Myskitos : un défi pour les sandinistes* d'Yvan Patry), au Mali (*Pour du pain* de Jean Vallée), au Pérou (*Cimarrones* de Carlos Ferrand), au Maroc (*Mémoire à rebours* de Jacques Bensimon), en Inde (*La tournée de l'assistante médicale* de Michel Régnier) et des Îles Chatam à Gaspé (*Jean-du Sud II autour du monde* d'Yves Gélinas).

La condition féminine demeure au premier plan des thèmes abordés dans les films québécois. Des réalisatrices ont tourné des documentaires consacrés à l'exploitation de la force de travail des femmes (*Le travail piégé* de Dagmar Gueissaz Teufel), à l'avortement (*C'est comme une peine d'amour* de Suzanne Guy), au rapport mère-fille (*J'ai toujours rêvé d'aimer ma mère* de Francine Prévost) et à l'autonomie des femmes (*La cage dorée* de Laurette Deschamps). Des fictions ont donné la parole aux femmes dans la cinquantaine (*Pense à ton désir* de Diane Poitras) et exploré diverses facettes de l'identité féminine (*La femme de l'hôtel* de Léa Pool). Le cinéma québécois des années 80 doit beaucoup au dynamisme et à l'audace des femmes cinéastes.

On accorde encore peu d'attention à la condition masculine. À contre-courant, un film d'animation des Îles-



Jeunesse d'hier : *La dame en couleurs* de Claude Jutra.

de-la-Madeleine, *Vendez-moi une île déserte* d'André Chapdelaine et Yvon Laroche, questionne certains comportements mâles. Moins militants, *Jacques et Novembre* donne une voix à la génération des hommes de 30 ans tandis que *Le jour S* de Jean Pierre Lefebvre propose un portrait désenchanté du quadragénaire québécois.

Sans attendre l'Année internationale de la jeunesse, des cinéastes ont tourné leur caméra vers les jeunes, une génération qu'ils perçoivent en détresse, coincée, sans avenir. *Sonatine* de Micheline Lanctôt : deux adolescentes malaimées, privées de communication avec le monde adulte, se suicident. *Post-scriptum* de Georges Dufaux : les enfants des normes vieillissent et marchent tristement vers un avenir très prévisible. *La dame en couleurs* de Claude Jutra : un groupe de jeunes orphelins vit en captivité, partagé entre l'autorité religieuse et la folie des adultes. *Aux pieds de la lettre* de Jacques Méthé : un jeune analphabète, piégé, est réduit au vol, au désœuvrement, aux emplois sans lendemain, aux mensonges coupables. *L'émotion dissonante* : des jeunes, coupés de leurs aînés, recherchent dans la drogue ce que leur refuse la société. Rien ne va plus. Les cinéastes, unanimes, renvoient à la société québécoise un lourd constat d'échec. Ni modèle, ni futur prometteur sur le grand écran. Beaucoup plus de noir que de blanc.

Les films québécois des derniers mois s'engagent peu souvent sur le terrain, politique, de la critique sociale. Pas de polémique, du moins pas trop. Rarement place-t-on un film entre l'arbre et l'écorce pour forcer des situations, pour défendre des causes. En accusant de plein front le pollueur industriel de tuer à petit feu la population abitibienne, *Noranda* de Daniel Corvec et Robert Monderie se distingue clairement de l'ensemble de la production cinématographique québécoise. Moins virulent, privilégiant le drame familial au

détriment du problème social, *Le dernier glacier* ramène à la surface un enjeu national, la survie et le développement du moyen Nord québécois. De concert, *Les années de rêves* et *Les illusions tranquilles* font le constat, amer et démobilisant, d'une désillusion collective.

Plusieurs films présentent des démarches personnelles, les unes modèles, les autres polémiques. Tout y passe, comme en témoignent ces quelques exemples : la montée d'un jeune boxeur (*Le courage à deux mains* de Gary Toole), la découverte de soi de jeunes réunis sur un voilier-école (*La conquête du continent intérieur*), l'exploration de la danse par des personnes handicapées (*Mouvement-danse* de Gilles Paré et Céline Thibodeau), la décision de se faire avorter (*C'est comme une peine d'amour*), le choix de pratiquer un sport violent (*Jouer sa vie* de Michel Lemieux) et même l'autobiographie d'un homme à l'agonie (*Jacques et Novembre*). Le « nous » revendicateur des années précédentes a cédé la place, à l'écran comme dans l'ensemble de la société québécoise, au « je » angoissé. Le cinéma d'intervention dort sagement dans la mémoire collective ; il appartient au passé, jusqu'à preuve du contraire.

Enfin, il faut remarquer qu'on rit bien rarement au visionnement des films québécois. Le vent d'humour qui parcourt le théâtre québécois et fait de Ding et Dong des vedettes nationales n'affecte pas le cinéma. Les quelques exceptions à la règle méritent amplement d'être soulignées : *Amuse-gueule* de Robert Awad, *L'objet* (pour sa mémorable fin du monde), *L'ordinateur en tête* (dont l'humour étonne, il s'agit après tout d'un film de commande sur un thème difficile : femmes et ordinateur) et, surtout, *La guerre des tuques* d'André Melançon.

**Michel Coulombe**



Jeunesse d'aujourd'hui : *L'émotion dissonante* de Fernand Bélanger.